

Expos

L'Antiquité dans l'arène du cinéma

Le septième art entretient un fructueux dialogue avec cette période de l'Histoire. L'exposition de la fondation Jérôme Seydoux-Pathé revient sur les films qui ont célébré cette époque lointaine.

Meilleurs costumes, photos, effets visuels, direction artistique... le *Cléopâtre* de Joseph L. Mankiewicz (1963) décroche quatre Oscars à Hollywood. Porté par l'impériale Liz Taylor, le film était déjà entré dans la légende avec son colossal dépassement de budget qui a conduit la Century Fox au bord de la faillite. Quatre ans auparavant, *Ben-Hur* de William Wyler raflait onze statuettes dorées, un record pour le ^{xx}e siècle, jusqu'à l'arrivée de *Titanic*. Du tournage de *Quo Vadis* en 1949 et jusqu'en 1964, les péplums américains ont connu leur âge d'or et marqué les esprits par leurs décors surdimensionnés, leurs castings cinq étoiles, leurs milliers de figurants, et leurs multiples rediffusions télévisées... Mais si la fondation Seydoux s'attarde logiquement sur cette époque flamboyante, son voyage chronologique prouve que l'Antiquité a

COLL. FONDATION PATHÉ/1963-TWENTIETH CENTURY FOX PRODUCTIONS, LTD/SP



son fauteuil attitré dans les salles obscures quasiment depuis que le cinéma existe.

De l'exotisme d'abord

Dès 1897, un drame muet du catalogue Lumière, *Néron essayant des poisons sur des esclaves*, marque un premier jalon. Dès lors, le monde méditerranéen et moyen-oriental (notamment Babylone) est mis à contribution dans tous les registres: adaptations du répertoire classique,

petits drames amoureux, grands spectacles, fresques bibliques, films d'auteur, comédies parodiques et même fictions grivoises! L'Ancien et le Nouveau Testament, la Grèce mythologique et évidemment Rome, de sa fondation à sa chute, inspirent quantité de scénarios, dont le fond relève moins de la stricte vérité historique que de l'exotisme, et véhicule surtout un imaginaire de l'Antiquité. Les États-Unis semblent

s'être taillés la part du lion, mais l'Italie en est un acteur majeur dès le début du ^{xx}e siècle et n'entend pas se faire dévorer par Hollywood après la Seconde Guerre mondiale. Entre 1958, date à laquelle sortent *Les Travaux d'Hercule* de Pietro Francisci (5,8 millions d'entrées rien que dans le pays), et 1965, notre voisin transalpin produit plus de 150 films. De Cinecittà aux studios de la banlieue de Rome, on tourne à plein régime! •••



FRANÇOIS AYME/FONDATION JÉRÔME SEYDOUX-PATHÉ/SP



COLL. LAURENT AKIN-1959-OSCAR FILM GALATEA FILM

Un genre indémodable Des *Travaux d'Hercule* tourné en Italie en 1958 (ci-dessus avec Steve Reeves) à *Astérix et Obélix: l'Empire du Milieu*, en 2023 (en haut, costumes créés par Madeline Fontaine) en passant par *Cléopâtre*, en 1963, qui rassembla des milliers de figurants (ci-contre), le péplum renaît de tout temps et en tout lieu.

... Rendons, au passage, à César ce qui lui appartient : c'est à un petit groupe de cinéphiles français emmené par le jeune Bertrand Tavernier que revient, en 1964, l'invention du mot péplum, dérivé de *peplos* (tunique).

Le char de Ben-Hur fait son petit effet

L'exposition s'appuie sur des photos, affiches et objets divers, mis en regard avec des extraits de films. Le bouclier d'Achille (Brad Pitt) dans *Troie* (2004), équipé d'un pneumatique qui lui permet d'être traversé par une lance, témoigne de l'ingéniosité des accessoiristes. Des costumes racontent l'opulence des moyens investis, comme ces tenues portées par Vincent Cassel, Marion Cotillard et autres héros d'*Astérix et Obélix : L'Empire du Milieu*. Parmi les œuvres phares, quatre robes empruntées aux États-Unis : deux portées par Claudette Colbert en 1934 et deux par Liz Taylor en 1963, pour le rôle de Cléopâtre. Un char de Ben-Hur fait aussi son petit effet.

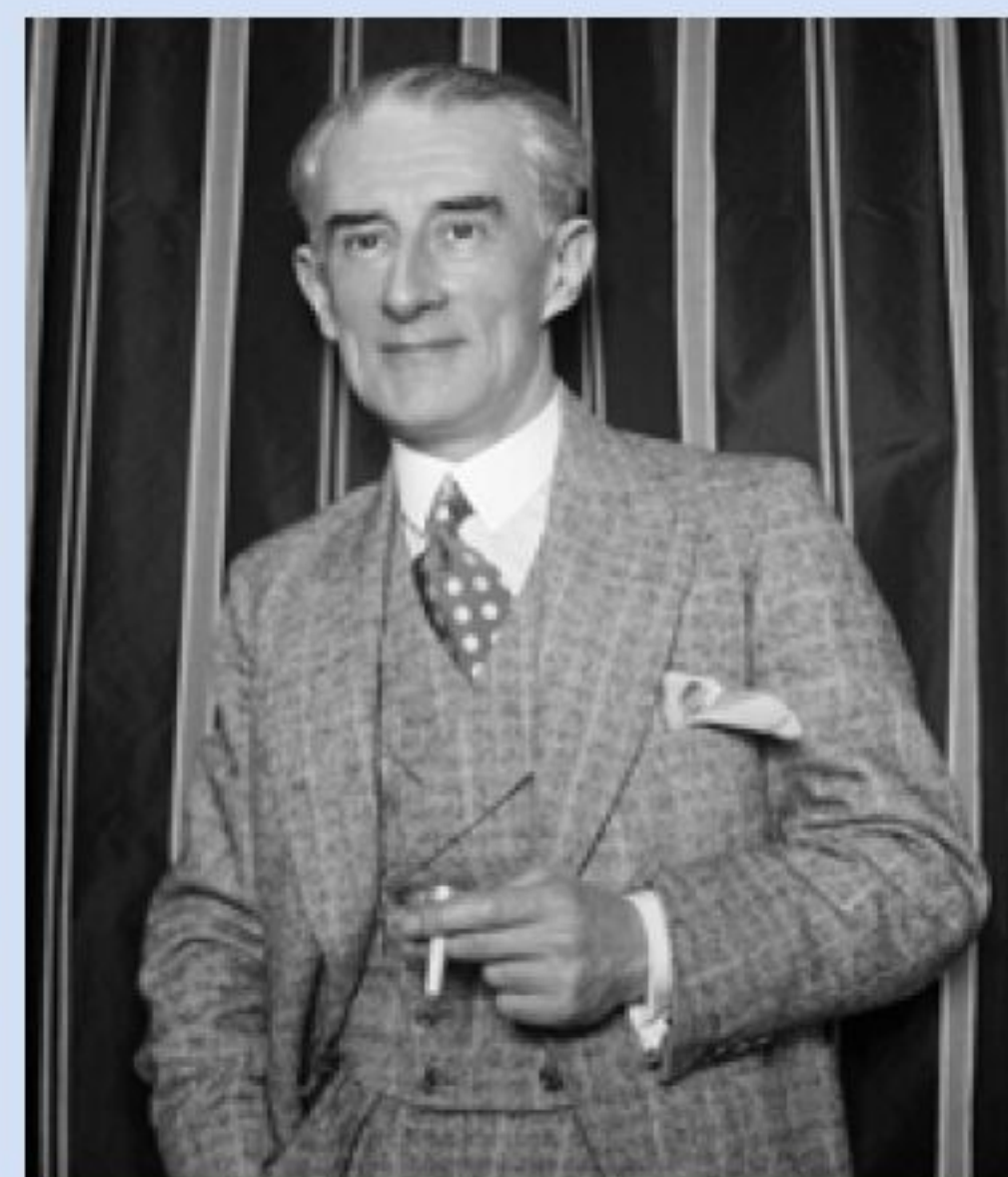
La façon dont chaque époque traite de l'Antiquité en dit long sur elle-même. Pour les Italiens de l'après-guerre, les gladiateurs et demi-dieux sont un moyen de se réconcilier avec leur histoire nationale et leurs racines gréco-romaines, longtemps accaparées par les fascistes. La conquête de la liberté irrigue la majorité des films, comme s'ils accompagnaient la reconstruction ou la naissance des démocraties. En 1960, le *Spartacus* de Kubrick, produit par Kirk Douglas,

semble un parfait témoin de son temps. Alors que JFK est devenu le premier président non protestant des États-Unis, il laisse transpirer l'angoisse américaine d'une chute de la démocratie et d'une bascule vers une forme de dictature. Il prend aussi des allures de manifeste, en se risquant à créditer l'une des grandes cibles du maccarthysme à son générique : le scénariste Dalton Trumbo.

Au milieu des années 1960, la saturation a conduit au déclin progressif du genre et à une mise en sommeil pendant quarante ans. Outre-Atlantique, le tournage hors de contrôle de *Cléopâtre* a laissé des traces ; de l'autre côté des Alpes, l'industrie cinématographique préfère désormais le western spaghetti... Il a fallu que Ridley Scott relance la machine avec *Gladiator*, en 1999, pour lui permettre un nouveau triomphe romain. Au festival de Cannes, en mai dernier, c'est avec une « fable péplum » située dans une Amérique dystopique, que Coppola signait son grand retour. *Mégalopolis* a fait un flop, mais réaffirmé le rayonnement de l'Antiquité comme source d'inspiration. Quant au tout récent *Gladiator II*, la tiédeur de la critique ne l'empêche pas de conquérir le box-office (117 millions de spectateurs aux États-Unis et 3 millions en France). De bon augure pour la mode toge-sandales ? **S. G.**

Antiquité et cinéma Fondation Jérôme-Seydoux-Pathé, (Paris 13^e), jusqu'au 29 mars. 01 83 79 18 96 www.fondation-jeromeseydoux-pathe.com

La fabrique du *Boléro*



BORIS LIPNITZKI/ROGER-VOLLET/SP

Depuis sa création en 1928, le *Boléro* de Maurice Ravel (1875-1937) s'est imposé comme l'une des œuvres les plus jouées au monde. Lorsque le musicien, déjà au sommet de sa gloire, le compose, c'est pour un ballet commandé par la danseuse Ida Rubinstein.

D'emblée, le morceau suscite de multiples relectures : un florilège d'extraits vidéo permet de redécouvrir son incontournable réappropriation par Béjart ou d'insolites versions mambo, reggae voire métal ! Le captivant décryptage met en lumière la fascination du fils d'ingénieur pour toutes sortes de mécaniques et considère, plausiblement, le monument populaire comme la résolution d'un défi technique. Le parcours ne peut occulter l'imbroglio juridique suscité par la question de ses droits d'auteur, seule note dissonante. **S. G.**

Ravel Boléro, Cité de la musique-Philharmonie de Paris (19^e), jusqu'au 15 juin. 01 44 84 44 84. www.philharmoniedeparis.fr



HISTORIQUEMENT SHOW

Une fois par mois, retrouvez Eric Pincas, rédacteur en chef d'Historia, dans le magazine *Historiquement Show* sur HISTOIRE TV.

Chaque samedi à 20h00, Jean-Christophe Buisson y reçoit historiens, spécialistes et chroniqueurs pour évoquer toute l'actualité de l'histoire.

EN PARTENARIAT AVEC

HISTOIRE TV

HISTORIA

bouygues
canal 121

DISPONIBLE
AVEC CANAL+
canal 118

free
canal 205

orange
canal 124

SFR
canal 177

La grande purge artistique du Reich

En 2010, un fragment de sculpture, un visage féminin, est retrouvé à Berlin, lors de fouilles sur un chantier. On découvre qu'il provient d'une œuvre a priori perdue ou détruite : conçue en 1918, la *Femme enceinte* de la sculptrice Emy Roeder relevait de ce que le Reich qualifiait « d'art dégénéré ». Le musée Picasso accueille cette miraculée aux côtés de toiles de Paul Klee, George Grosz (photo), Kandinsky... parmi un exceptionnel rassemblement d'œuvres considérées par les nazis comme des vecteurs de pathologies risquant de contaminer la société. Certaines furent confisquées aux musées allemands ; d'autres exhibées, à Munich, en 1937, lors de la célèbre exposition de propagande *Entartete Kunst* (« L'Art dégénéré »), où les travaux de 700 figures majeures de la modernité ont été livrés au discrédit. Elle ne fut pourtant que le point culminant d'une série de manifestations infamantes



ESTATE OF GEORGE GROSZ, PRINCETON, N.J. / ADAGP, PARIS, 2024/SP

organisées dès l'arrivée de Hitler au pouvoir. L'art moderne est alors visé par une purge méthodique des collections allemandes et tous les courants essuient les tirs à boulets rouges des canons

esthétiques du national-socialisme. Plus de 20 000 œuvres, dont des Chagall, Van Gogh et Picasso, sont retirées, vendues ou détruites ; plus de 1 400 artistes empêchés de travailler, menacés ou contraints à l'exil. Dans ce tableau terrible, les plasticiens, galeristes et collectionneurs juifs ont enduré les attaques les plus violentes. Le dégoût ne fait que croître en songeant que Goebbels a développé, dès 1937, l'idée d'une utilisation lucrative des œuvres confisquées. L'émotion de pouvoir admirer ces rescapées de la folie ne peut surpasser une pensée glaçante : l'élimination symbolique des artistes dits « dégénérés » a préparé l'extermination physique de tous les individus jugés inaptes, déviants et étrangers à la « race » aryenne. **S. G.**
L'art « dégénéré », le procès de l'art moderne sous le nazisme, musée Picasso, (Paris 3^e) jusqu'au 25 mai. Tél : 01 85 56 00 36 www.museepicassoparis.fr

Au Viêt Nam, la vie malgré tout

Sur le cliché en noir et blanc, une demoiselle fait face à une rangée de soldats armés de fusils à baïonnette ; elle tient une corolle de chrysanthème à la main... Immortalisée en octobre 1967, alors que la jeunesse américaine manifeste contre la guerre du Viêt Nam, *La Jeune Fille à la fleur* est passée à la postérité comme l'une des images de paix les plus iconiques. Derrière l'objectif, une peinture de la photographie, le Français Marc Riboud (1923-2016) dont le musée Guimet conserve les archives et met en lumière les reportages consacrés à cette terre d'Asie meurtrie. Figure de l'agence Magnum,



MARC RIBOUD/FONDS MARC RIBOUD, MNAAG/SP

le globe-trotteur se rend une dizaine de fois sur place, entre 1966 et 1976, arpentant les villes – Hanoï, Saïgon, Hué bombardée (photo) –, mais également les routes, les rizières,

les usines, les camps de réfugiés et de rééducation. Riboud fut résistant – il a combattu, en 1944, dans les maquis du Vercors – mais jamais photographe de guerre. Il ne montre pas les

affrontements ; il s'attache au quotidien qui essaie de renaître dans les ruines, aux corps tentant de se reposer, aux amoureux flirtant, aux enfants partant à l'école sous des couvertures de paille censées les protéger des éclats des bombes. C'est le « malgré tout », la vie bouleversée mais tenace, que Riboud nous donne à observer à travers la sensibilité de son œil. En 1970, il fut aussi celui qui édita le livre *Face of North Vietnam*, dévoilant aux Américains le visage de ceux que les États-Unis combattaient. **S. G.**
Marc Riboud, Viêt Nam 1966-1976, musée Guimet (Paris 16^e) du 5 mars au 12 mai. 01 56 52 54 33 www.guimet.fr